Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 5 (1860)
Heft: 14

Nachruf: Nécrologie : le prince Jérome-Napoléon Bonaparte
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

dirigée par Ferdinand LECOMTE, major fédéral.

N° 14. Lausanne, 15 Juillet 1860. Ve Année.

SOMMAIRE. — **Nécrologie** (Le prince Jérôme-Napoléon Bonaparte. Le général Bismark). — **Un fusil se chargeant soi-même.** — **Société militaire fédérale** (Programme de la réunion de Genève). — **Nouvelles et Chronique.** — *SUPPLÉMENT.* Couverture et titres du volume *La Campagne d'Italie en 1859.*

NÉCROLOGIE.

I. — LE PRINCE JÉROME-NAPOLÉON BONAPARTE

Jérôme Bonaparte, qui vient de mourir au château de Villagenis, était le dernier et le plus jeune des frères de Napoléon Ier. Il naquit à Ajaccio le 15 novembre 1784, de Charles Bonaparte et de Lætitia Ramolino. Son enfance se passa comme celle de tous les enfants qui naissent les derniers dans une famille nombreuse, il en fut en quelque sorte le Benjamin. Celui dont le nom devait bientôt prendre un essor si prodigieux, Napoléon, avait surtout pour le jeune enfant une prédilection toute particulière, et qui ne se démentit dans aucune des circonstances de sa vie militaire et politique.

A l'âge de neuf ans, Jérôme dut abandonner les douceurs de la maison paternelle pour un premier exil dont il comprit déjà les douleurs. Sa famille, bannie de l'île de Corse, se retira en France, et lui fut placé au collége de Juilly pour y faire ses études. On était en 1793. La révolution menaçait d'étendre ses bras redoutables sur l'Europe entière liguée contre elle. Personne ne se doutait alors que dans les rangs les plus obscurs des défenseurs de la France combattait l'homme prodigieux qui devait bientôt la dominer.

Pour le jeune Jérôme Bonaparte, six années s'écoulèrent (de 1793 à 1799) dans les études et les plaisirs du lycéen. Après le 18 brumaire il sortit du collége de Juilly pour continuer son éducation, sous les yeux mêmes de ce frère que six années avaient grandi de façon à attirer sur lui les regards et l'admiration du monde entier.

Le grand capitaine, qui semblait entrevoir ses destinées futures, cherchait parmi les membres de sa famille des hommes qui eussent du

goût pour le noble métier des armes. La nature ardente, la vive imagination, le besoin de mouvement et de plaisir qui formaient les traits dominants du caractère de Jérôme firent comprendre au général Bonaparte, devenu premier consul, qu'une épée serait bien placée dans cette jeune main. Il résolut donc de lui faire suivre une carrière pour laquelle ses autres frères montraient peu de propension.

C'était le moment où l'Italie, perdue par suite des désastres de la campagne de 1799, et malgré la belle défense de Masséna à Gênes, de Suchet sur le Var, était prête à échapper à la France sans retour. Bonaparte venait de combiner son plan hardi du passage des Alpes par le Saint-Bernard. Il partit pour se rendre à l'armée, emmenant avec lui Eugène de Beauharnais. Jérôme voulut le suivre, mais il était tellement jeune encore (il n'avait pas seize ans) que le premier consul ne crut pas pouvoir lancer dans les hasards de la guerre une existence aussi précieuse et à peine sortie de l'enfance. Il le laissa donc à Paris.

Au moment de son retour aux Tuileries, Bonaparte n'eut rien de plus pressé que de faire venir Jérôme qu'il considérait plutôt comme son fils que comme son frère, car il avait pour lui toute la sollicitude du père le plus tendre. Le collégien se présenta boudeur et mécontent, ne voulut embrasser ni sa belle-sœur ni son frère.

Bonaparte lui fit en riant des reproches, le prit sur ses genoux, et l'interrogeant avec bonté, apprit que le sujet de ce grand courroux venait de ce qu'on ne l'avait pas mené en Italie comme Eugène de Beauharnais. " Ecoute, lui dit le premier consul, veux-tu faire la paix, je te donnerai quelque chose? — Que me donnerez-vous? reprit Jérôme. — Ce que tu voudras. — Eh bien! donnez-moi le sabre que vous portiez à Marengo. " Ce sabre était là; le premier consul le tendit à son frère, qui, depuis, ne s'est jamais dessaisi de cette précieuse relique.

Quelques jours après le retour de la campagne de Marengo, le premier consul, cédant aux vœux de Jérôme, le fit entrer comme simple chasseur dans sa garde.

L'enfant devenait un homme, mais la fougue de son caractère était difficile à calmer. En vain, le premier consul l'avait fait placer aux Tuileries, dans une chambre située à l'entresol, au-dessous de ses propres appartements et d'où on pouvait entendre ce que faisait le jeune chasseur; en vain il cherchait à fixer ses idées sur les sciences exactes, Jérôme trouvait toujours moyen de faire l'école buissonnière, et Bonaparte, après avoir feint de le gronder, était le premier à pardonner et à rire de ses nombreuses escapades. Toutefois, à la suite d'un duel avec le frère d'un général qui devait bientôt marquer comme un des plus habiles lieutenants de Napoléon, duel dans lequel Jérôme

blessa son adversaire, le premier consul lui fit quitter les chasseurs de sa garde et le plaça dans la marine.

Le 29 novembre 1800, il le nomma aspirant de 2e classe et l'envoya à Brest, où il fut embarqué immédiatement sur le vaisseau l'*Indivisible*. Il y resta jusqu'au 26 août 1801.

Du 31 octobre 1801 au 9 février 1802, le jeune aspirant de marine, promu à la 1re classe de son grade, fut embarqué sur le vaisseau le *Foudroyant*. Ces deux premières campagnes, il les fit sous les ordres du célèbre amiral Gantheaume, le même qui ramena Napoléon de sa glorieuse expédition d'Egypte.

Enseigne de vaisseau le 15 janvier 1802, Jérôme, alors âgé de 17 ans et demi, partit avec son beau-frère, le général Leclerc (mari de Pauline Bonaparte), pour l'expédition de St-Domingue. Il s'embarqua à Rochefort, au commencement de 1802. Le général Leclerc ayant à faire parvenir au premier consul d'importantes dépêches, ne crut pouvoir en charger un homme plus sûr que Jérôme. Ce dernier quitta donc St-Domingue pour retourner en Europe. Sa mission remplie, il reprit la mer sur la corvette l'*Epervier* pour se rendre à la Martinique.

Dans une lettre du 21 novembre de cette même année 1802, le contre-amiral Villeneuve, commandant en chef les forces stationnées aux îles du Vent et à Cayenne, écrivait au ministre de la marine :

« Il (Jérôme) paraît pénétré de la noble émulation de rendre son nom aussi célèbre dans la marine, qu'il est déjà fameux dans les fastes de la guerre et de la politique, etc. »

Le 15 janvier 1803, Jérôme fut nommé lieutenant de vaisseau; il commandait alors provisoirement le brick l'*Epervier*, dont il devint le commandant titulaire. Du 15 novembre 1802 au 1er juillet 1803, le jeune frère du premier consul croisa devant la rade de Saint-Pierre et de l'île de Tabago. Il remplit ses instructions avec habileté, mais les forces ennemies furent tellement augmentées de ce côté du théâtre de la guerre maritime qu'il reçut l'ordre de partir pour les Etats-Unis.

Arrivé à Baltimore au commencement de 1803, Jérôme, très jeune encore, puisqu'il n'avait que dix-neuf ans, devint épris d'une fort belle personne, fille d'un riche négociant nommé Paterson, et, sans consulter sa famille, quoique mineur, il l'épousa. Le premier consul, furieux lorsqu'il apprit ce mariage, voulut le faire casser, bien qu'un fils fût né de cette union. Jérôme s'y opposa et montra dans cette circonstance un noble et beau caractère. Mais revenons à sa vie maritime.

Les Anglais désiraient beaucoup faire sa capture; son frère Napoléon le sut et lui fit écrire à ce sujet, le 5 décembre 1803, par le ministre de la marine :

L'intention du premier consul est que sous aucun prétexte vous ne reveniez en France autrement que sur un bâtiment de guerre français, etc.

Le ministre ajoutait :

Je saisirai bientôt l'occasion de vous procurer celle de votre retour, et dans le cas de rencontre de l'ennemi, ce sera par la distinction de vos services et le développement de votre courage qu'il sera parvenu à vous reconnaître.

En 1804 (le 30 mai), le prince Jérôme Bonaparte partit pour la Nouvelle-Angleterre sur un bâtiment américain. Du 30 mai au 26 septembre 1805, il exerça le commandement de la frégate la *Pomone*. Mandé par son frère l'empereur Napoléon, qui allait ceindre à Milan la couronne de Lombardie, il accourut, bravant pour le rejoindre les périls d'une traversée rendue dangereuse par les croisières anglaises. L'ardent jeune homme était décidé à se faire sauter plutôt que de tomber entre les mains des ennemis de la France. On prétendit que Napoléon avait eu l'intention, en appelant Jérôme en Italie, de mettre sur sa tête la couronne refusée par son frère aîné Joseph. Cela n'est pas admissible. Jérôme était plus propre alors au métier aventureux du marin ou à celui du soldat, qu'au gouvernement d'un Etat italien. Quoi qu'il en soit, le prince débarqua à Lisbonne, traversa le Portugal et l'Espagne à franc étrier et rejoignit l'empereur et roi à Alexandrie.

Là il reçut une mission nouvelle, celle de se rendre à Alger à la tête d'une escadrille de frégates, pour y réclamer 250 Génois que le dey retenait en esclavage. Jérôme s'acquitta avec intelligence et bonheur de cette noble tâche et fut, à son retour, nommé (le 27 novembre 1805) capitaine de vaisseau. On lui confia le commandement du *Vétéran*.

Avant de continuer, qu'on nous permette de citer encore une lettre qui lui fut écrite le 25 mai 1805 par le ministre de la marine, lettre qui prouve combien l'empereur comptait sur son jeune frère.

Monsieur Jérôme Bonaparte, capitaine de frégate, S. M. l'Empereur et Roi vous ayant confié le commandement d'une division composée de sa frégate la *Pomone* et de ses deux bricks le *Cyclope* et l'*Endymion*, armés au port de Gênes, elle m'a prescrit de vous faire connaître ses intentions sur le service que vous aurez à remplir.

Sa Majesté ordonne qu'aussitôt que vous aurez pris le commandement de la frégate et des deux bricks ci-dessus dénommés, vous preniez tous les matelots français de la Corse et de l'île d'Elbe, qui pourront se trouver à bord des différends bâtiments qui sont sur la rade de Gênes, et qui pourraient y mouiller ultérieurement.

Lorsque la division à vos ordres sera parfaitement armée, l'excédant de marins qui resterait à votre disposition sera envoyé par vous à Toulon pour y former les équipages d'autres bâtiments de Sa Majesté.

Son intention est que vous croisiez devant le port de Gênes, pour y exercer aux

différentes manœuvres les équipages de votre division, ainsi que les officiers sous vos ordres.

Dans le cas où vous seriez forcé de vous éloigner de Gênes, l'intention de S. M. est que vous vous rendiez en Corse et que vous préveniez le général Morand, commandant militaire de cette île, de votre arrivée, afin qu'il mette à votre disposition les matelots et conscrits de la Corse qu'il pourra réunir immédiatement. A cet égard, vous vous conformerez à ce qui est prescrit ci-dessus sur les levées que vous devez faire à Gênes.

S. M. veut que la division qu'elle vous confie soit tenue constamment en haleine, qu'elle reste le moins possible au mouillage, sans cependant le perdre de vue, à moins que des circonstances ne vous forcent de vous en éloigner.

Si le mauvais temps vous obligeait à relâcher, ces relâches ne devront durer que le temps indispensablement nécessaire, et vous devriez reprendre la mer aussitôt que les circonstances le permettraient.

Dans tout état de choses, après votre première sortie, vous devez expédier un brick pour Bastia, qui, suivant les circonstances, pourra attérir au golfe Saint-Florent. Le capitaine de ce bâtiment sera porteur de la dépêche ci-jointe pour le général Morand, par laquelle je lui transmets les ordres de ne pas retenir le brick au-delà de huit jours, et de le réexpédier sur-le-champ pour Gênes avec cent bons matelots et les conscrits qu'il pourra se procurer. Les matelots seront embarqués sur la *Pomone,* et, s'il y a lieu, sur les deux bricks. Quant aux conscrits, ils seront dirigés de Gênes sur Toulon.

Vous devez en même temps écrire au commissaire de marine en Corse qu'il n'y a pas un moment à perdre pour vous envoyer ces matelots afin qu'il emploie tous les moyens qui dépendent de lui pour concourir à l'exécution de cette mesure.

Toutes ces dispositions doivent être exécutées assez promptement pour que votre division soit dans le meilleur état possible, et que vos équipages soient portés au complet le 20 prairial, afin que lorsque S. M. l'Empereur se rendra à Gênes, elle y soit satisfaite de la revue qu'elle passera des bâtiments sous votre commandement.

Je dois vous prévenir que S. M. a donné des ordres pour que, pendant que vous commanderez sa frégate la *Pomone,* il y ait à bord de ce bâtiment, outre la garnison ordinaire, une compagnie du 102e régiment au complet de soixante hommes avec tous les officiers, et le ministre de la guerre a été chargé de mettre cette compagnie à votre disposition.

Telles sont, monsieur, les intentions de S. M. l'Empereur et Roi.

Il m'est très agréable d'avoir à vous transmettre ce témoignage de sa confiance. Il est particulièrement flatteur pour toute la marine de voir associé à ses travaux le frère de son souverain.

Bientôt Jérôme, devenu capitaine de vaisseau, s'embarqua sur le *Vétéran,* dont il devait illustrer le pavillon par plusieurs actions d'éclat. Une surtout restera toujours gravée dans le souvenir des marins

français. L'amiral Willaumez, qui commandait l'escadre dont en 1806 Jérome faisait partie, écrivit, le 13 avril, au ministre de la marine :

A bord du vaisseau de S. M. le *Foudroyant*.

Monseigneur, M. Jérôme Bonaparte s'étant toujours fait remarquer par la manière habile dont il commandait lui-même ses manœuvres, l'installation, la police, la discipline et l'ordre qu'il a établis à bord du *Vétéran*, les commandants des vaisseaux, convaincus qu'il est le plus capable de conduire l'escadre dans le cas où le général n'existerait plus, m'ont témoigné le désir de voir M. Jérôme Bonaparte à leur tête. En répondant aux vœux des capitaines, j'ai été flatté en même temps de faire un acte de justice. Il est de mon devoir d'engager Votre Excellence à faire agréer à S. M. ce que j'ai fait en cette occasion pour le bien du service.

Le *Vétéran,* qui avait appareillé pour la Martinique avec l'escadre de Willaumez, fut pendant sa route séparé des autres bâtiments par une épouvantable tempête. Le 15 août, le prince Jérôme, réduit à son seul vaisseau, rencontra un riche convoi anglais escorté par deux frégates. Il s'en empara. Quelques jours après, il se trouva sous le vent d'une flotille anglaise qui le cherchait avec ardeur. On était en vue des côtes de Bretagne. Serré de près par l'ennemi, il n'avait que deux partis à prendre : amener son pavillon ou combattre et se faire sauter.

Le jeune et bouillant capitaine avait adopté sans hésiter cette dernière résolution, lorsqu'il eut la pensée audacieuse de faire entrer son bâtiment dans le petit port de Concarneau. Malgré le péril qu'il courait de se briser contre les récifs qui hérissent la côte sur ce point, il mit son projet à exécution, et il réussit, à la grande stupéfaction de l'escadre anglaise, à se mettre à couvert et à sauver glorieusement son vaisseau.

Ce fut le dernier acte de la carrière maritime du prince Jérôme. Il fut rappelé à Paris, où l'empereur le combla d'éloges. Napoléon était fier du jeune capitaine comme un père est fier de la gloire d'un fils bien-aimé. Il le nomma contre-amiral, grand'croix de la Légion-d'Honneur et prince français.

On était à la fin de 1806 ; la guerre avec la Prusse était sur le point d'éclater; Napoléon voulut rapprocher de lui son frère Jérôme et utiliser d'une façon nouvelle les talents qu'il se plaisait à lui reconnaître. Il lui confia d'abord le commandement d'une division bavaroise (de Wrède), que le prince rejoignit le 10 octobre devant le petit fort de Plassembourg. Le 1er novembre, son commandement fut augmenté d'une division bavaroise (de Deroy) et d'une division wurtembergeoise (de Seckendorf). Il se trouva ainsi, quoique général de brigade, commandant en chef un corps d'armée d'environ 26 à 28,000 hommes, avec lequel il eut ordre d'opérer sur l'extrême droite de la grande ar-

mée. C'est avec ce corps, appelé primitivement *Armée des Alliés,* qu'il commença ses opérations pour conquérir la province prussienne de la Silésie. Il s'empara de Gross-Glogau le 2 décembre 1806, de Breslau le 8 janvier 1807, de Brieg le 17 janvier, de Schweidnitz le 7 février, de Kosel, de Neiss le 16 juin, du camp retranché de Glatz le 22 juin. L'empereur apprécia beaucoup, pendant cette rude campagne de dix mois, les talents et le courage du jeune prince. Il le nomma général de division le 14 mars 1807 et lui apprit lui-même cette nouvelle par une lettre datée du même jour.

Le 5 janvier, par ordre de Napoléon, l'armée dite des *Alliés* avait pris le nom de 9e corps de la grande armée. Un des bulletins contient ces mots : " le prince Jérôme, commandant les troupes en Silésie, fait preuve d'une grande activité et montre les talents et la prudence qui ne sont d'ordinaire que les fruits d'une longue expérience. „

Le 4 mai 1807, dans une lettre adressée par l'empereur à son frère aîné Joseph, alors roi de Naples, on trouve ce passage [1] :

Le prince Jérôme se conduit bien, j'en suis fort content, et je me trompe bien s'il n'y a pas en lui de quoi faire un homme de guerre du premier ordre. Vous pouvez croire cependant qu'il ne s'en doute guère, car toutes mes lettres sont des querelles. Il est adoré en Silésie. Je l'ai jeté exprès dans un commandement isolé et en chef; car je ne crois pas au proverbe que pour savoir commander il faut savoir obéir.

Cette campagne du 9e corps, la conquête de la riche province de Silésie, qui en fut la conséquence, eurent une influence décisive sur les opérations de la guerre de Pologne en 1807. En effet, grâce à la prise de possession successive des places de Glogau, de Breslau, de Kosel, de Neiss, de Schweidnitz, la grande armée, qui combattait sur les bords de la Vistule, dans un pays marécageux et ruiné, put recevoir des envois prodigieux de grains de toute espèce, d'habillements, d'approvisionnements de denrées de toute nature. En outre, ce fut le prince Jérôme qui fournit le parc pour le siége de Dantzig, et des chevaux pour une bonne partie de la remonte de la cavalerie française. 1,500 bouches à feu, une quantité énorme de munitions et de projectiles, 25,000 prisonniers, tels furent les résultats dus à la prudence et aux talents d'un jeune prince, qui sut tout à la fois combattre et administrer, et qui préféra les services utiles qu'il pouvait rendre et rendit réellement à la grande armée, au désir de faire briller son courage sous les yeux mêmes de l'empereur.

Une couronne fut pour le prince Jérôme la récompense du zèle, de l'activité, du mérite que Napoléon, bon juge en pareilles matières, se plut à lui reconnaître; mais une récompense fut plus chère au cœur patriotique du frère de l'empereur, c'est la conviction d'avoir été utile

à la France, en assurant par ses conquêtes des ressources de toute espèce à l'armée française.

Le 7 juillet 1807, Napoléon écrivit de Tilsitt à Jérôme :

Mon frère, je viens de conclure la paix avec la Russie et la Prusse. Vous avez été reconnu roi de Westphalie. Ce royaume comprend tous les Etats dont vous trouverez ci-joint l'énumération. J'irai passer quelques jours à Kœnigsberg et de là je me rendrai à Dresde. Je vous préviendrai à temps pour que vous puissiez arriver avec moi à Dresde ; et nous nous concerterons là pour l'organisation à donner à votre royaume. Il est inutile que vous ébruitiez cette nouvelle. [1]

Depuis près d'une année déjà, l'empereur était en pourparlers avec le roi de Wurtemberg, un des souverains créés par les armes de la France, pour obtenir la main de la princesse Catherine, que Napoléon destinait à son jeune frère. Le premier mariage de Jérôme avait été déclaré nul, et sans la résistance qu'opposait la fille du roi de Wurtemberg, il n'est pas douteux que cette nouvelle union n'eût été déjà contractée. Enfin, la princesse accomplie qui devait montrer par la suite une conduite si admirable à l'égard de son mari et de la France, céda aux instances du roi son père, et donna le consentement longtemps refusé par elle. Le 23 août 1807, Jérôme l'épousa, et tous deux vécurent, depuis ce jour, unis dans une commune affection pour la France et pour l'empereur.

Ce fut à la fin seulement de cette même année 1807 que le nouveau roi de Westphalie se rendit dans ses Etats et prit en main leur administration préparée par les sages dispositions de l'empereur.

Napoléon, cédant aux exigences d'une politique inflexible, enleva au royaume de Westphalie plusieurs des provinces qui dans le principe avaient fait partie des Etats de son jeune frère. Jérôme fit de vives observations à l'Empereur, mais soumit sa politique à celle de la France.

Malgré cet amoindrissement et les impôts nécessités par le nombre de troupes françaises qu'il se voyait forcé d'entretenir, Jérôme commençait à organiser son royaume, lorsque la guerre contre l'Autriche éclata de nouveau au commencement de 1809. Il reçut de Paris, le 8 avril, l'ordre de prendre le commandement d'un corps de troupes formé d'une division française, d'une division du grand-duché de Berg et de deux divisions recrutées de Westphaliens et de Hollandais. Ce corps prit le numéro 10 dans la grande armée et s'établit autour de Dresde et de Leipsick. Une autre division de six mille hommes de toutes armes, entièrement composée de Westphaliens, était depuis quelque temps en Espagne, sur les bords de l'Ebre.

[1] Cette lettre est tout entière dans les Mémoires du roi Joseph, à sa date.

Bientôt on apprit en Allemagne le danger que l'armée française avait couru à la bataille d'Essling. A cette nouvelle, grossie par des gens intéressés à exciter le trouble, quelques parties des provinces de la Vieille-Marche, du côté de Salzwedel, essayèrent de se soulever; mais Jérôme, tout en agissant avec la douceur qui était un des traits de son caractère, montra assez de fermeté et imprima aux moyens de répression assez de vigueur pour comprimer, dès le principe, ces ferments de révolte.

Le roi allait se rendre à Dresde pour prendre le commandement du 10e corps, tandis que la reine rejoignait l'impératrice en France, à Strasbourg, quand un coup de main des plus audacieux et des plus singuliers fut tenté sur le royaume de Westphalie par le fameux partisan Schill. Cet homme, major au service de la Prusse, qui le désavoua, très entreprenant, mais dénué de tout talent militaire, passa brusquement l'Elbe à Acken et parcourut pendant huit jours, assez inutilement, le plat pays entre Halle et Magdebourg, dévalisant les caisses des receveurs, les bureaux des postes, ramassant çà et là quelques bandits qui le suivaient dans l'espoir du pillage.

Comme il ne restait pas de troupes à Cassel, et que tout le royaume n'avait pas deux mille soldats à sa disposition, la tentative, toute ridicule qu'elle fût du partisan prussien, jeta l'alarme jusqu'à Magdebourg et à Cassel. Quelques engagements eurent même lieu près de la première de ces deux places, et à Donnitz, entre Schill (qui fut repoussé partout), et les faibles garnisons de ces villes. Enfin, après avoir causé quelques troubles, le major quitta le territoire westphalien pour gagner Stralsund, où sa bande s'enferma, fut attaquée, battue, anéantie par le général Gratien. Schill fut tué pendant l'attaque; mais le danger, conjuré de ce côté, reparaissait d'un autre. Plus de vingt mille paysans de la Hesse s'étaient soulevés, armés, et marchaient sur la capitale du royaume.

Jérôme se trouvait dans une position des plus critiques. Aucun secours ne pouvait parvenir assez tôt pour le délivrer, et il se trouvait en quelque sorte bloqué dans son propre palais. Il n'avait à opposer aux insurgés que peu de troupes d'infanterie, quelques pièces de canon et les dépôts des régiments de cavalerie de sa garde. Un colonel envoyé avec six cents hommes des chasseurs-gardes et deux bouches à feu contre la principale colonne d'insurgés, aux portes de Cassel, passa aux révoltés, et marcha à leur tête pour s'emparer de la personne du roi.

Jérôme voyant la défection se mettre dans les rangs de sa propre garde, prend une noble résolution. Il monte à cheval, fait assembler ce qui lui reste de soldats, les harangue avec énergie, en appelle à

leur loyauté, les laissant libres de se ranger parmi ses ennemis ou de défendre fidèlement leur prince, mais leur prescrivant d'opter immédiatement entre les deux partis.

Il n'y eut qu'un très petit nombre de soldats qui passèrent aux insurgés ; la plupart de leurs camarades et tous les officiers jurèrent de défendre leur prince. Pendant la nuit, ce qu'il y avait de canons dans l'arsenal fut disposé sur les divers points menacés. Au jour, cette artillerie joua sur les masses de paysans et mit le désordre dans leurs rangs. La cavalerie les sabra et bientôt les chefs restèrent seuls

Le 25 mai 1809, après cette échauffourée, Jérôme écrivait à la reine : " Tout prend une assiette assez tranquille, mais je découvre malheureusement à chaque instant des traîtres parmi ceux que je croyais de bons officiers. J'espère pourtant que tout ira bien ; et avec de la sévérité pour les plus coupables et de la clémence pour les égarés, je viendrai à bout de tout. „

Telle fut en effet la ligne de conduite fort sage que le jeune roi tint dans cette circonstance ; il couvrit d'un oubli profond les fautes de beaucoup de ceux dont il avait à se plaindre. Il montra une clémence, une modération telles, qu'il ne voulut même pas que les parents du colonel qui l'avait trahi, et qui étaient élevés à ses frais à l'école militaire de Brunswick, fussent inquiétés, il leur conserva la faveur dont ils jouissaient ; cette magnanimité de Jérôme lui fit plus de partisans qu'il n'en eût pu attendre de la plus vigoureuse répression.

Tout étant apaisé dans ses Etats, le roi partit, dès les premiers jours de juin, pour se mettre à la tête du 10e corps, et commencer les opérations en Saxe ; mais, à son grand regret, l'ennemi ne tint nulle part.

" J'ai reçu ta bonne lettre du 17, écrivait-il le 24 juin à la reine, j'ai cru que demain j'aurais une belle bataille ; ma situation actuelle est superbe ; l'ennemi était vis-à-vis l'avant-garde, commandée par d'Albignac ; mais cette nuit il a levé son camp et se retire avec précipitation. D'Albignac le suit, mais c'est fini, il ne tiendra plus, et il est plus que probable qu'il n'y aura plus que des affaires partielles. Nous sommes très gais, et nous n'avons de chagrin que parce que l'ennemi s'en va. On parle de paix depuis la victoire que le prince Eugène a remportée le 14 (à Raab). „

En effet, Jérôme ne put joindre ses adversaires et leur livrer bataille. Il les chassa, le 26, de Leipzig. Il se trouvait dans cette ville lorsqu'il reçut un aide de camp de son frère Joseph, roi d'Espagne, qui lui apportait l'ordre de la Toison-d'Or.

Les opérations offensives durèrent cependant encore jusqu'au 18

juillet, époque où l'on connut la suspension d'armes qui précéda la paix de Vienne. *(A suivre.)*

II. — GÉNÉRAL BISMARK.

Une des notabilités militaires de notre époque, le lieutenant-général Frédéric-Guillaume comte de Bismark, a terminé sa carrière le mois dernier à Constance, dans sa 78e année. Entré d'abord au service du Hanovre, il passa à ceux de Nassau, puis d'Angleterre, et enfin en 1807 sous les drapeaux de son pays, le Wurtemberg. A Ridau, le 1er mai 1809, il se distingua si avantageusement qu'il fut dès lors l'objet d'une attention particulière ; en 1812 il fit comme colonel, sous les ordres de Ney, la campagne de Russie. A Leipsig il fut fait prisonnier ; en 1814 et 1815 il combattit avec vigueur contre la France et fut, en récompense de son zèle, élevé par le roi de Wurtemberg à la dignité de comte. Nommé chef de la cavalerie wurtembergeoise après la première paix de Paris, il se fit remarquer par quelques innovations dans le domaine de la tactique et se créa de cette arme une spécialité. Il donna plus d'importance aux demi-sections, et forma une section d'élite à chaque escadron pour le service de tirailleurs et de flanqueurs. En 1819 le comte de Bismark fut nommé général-major et en 1830 lieutenant-général. En 1826 il fut appelé à Copenhague pour organiser l'armée danoise, et en 1848 il prit sa retraite. Comme soldat, comme diplomate et comme écrivain militaire, Bismark laisse après lui une réputation honorable. Il assista à 18 batailles et à environ 80 combats ; il fut blessé deux fois et eut quatre fois des chevaux tués sous lui. Comme ambassadeur il ne remplit ordinairement que des postes secondaires ; il représenta le Wurtemberg auprès des cabinets badois, prussien, saxon et hanovrien. La plupart de ses écrits traitent surtout de la cavalerie, et renferment, à côté de beaucoup de science, des observations aussi justes qu'originales. Les principaux sont : *Leçons sur la tactique de la cavalerie. — Eléments de l'art des manœuvres d'un régiment de cavalerie. — Système de la cavalerie. — Service de campagne dans la cavalerie. — Instruction sur le service de campagne des tirailleurs et des cavaliers. — Nouveau système de tirailleurs pour la cavalerie. — Bibliothèque du cavalier. — Idées tactiques sur la cavalerie. — Le général d'après les anciens, etc.* — La poitrine du comte de Bismark était décorée de 18 ordres.

UN FUSIL SE CHARGEANT SOI-MÊME.

Sous ce titre, la *Militär-Zeitung,* de Vienne, publie la communication suivante dont nous laissons la pleine responsabilité à son auteur :

Dans notre siècle, où toutes les armées européennes s'occupent avant tout du perfectionnement des armes à feu, je me trouve dans le cas de donner au public